

CHÈRE CLÉMENCE...



Je connais Clémence depuis 1974. Mais en fait, je la connais depuis toujours. J'avais cinq ans quand elle a commencé à nous faire rire. Je la revois chanter «La vie de soie» à la télévision : je n'en comprenais pas grand'chose, mais je riais aux larmes. Elle continue encore aujourd'hui à me faire rire et à me toucher.

J'ai été son «impresario» pendant cinq ans (c'est elle qui m'appelait comme ça). J'ai vu toutes ses revues et ses spectacles depuis 1968. Je l'ai vue plus de 100 fois sur scène. Je la connais par coeur. Je l'aime.

*Une entrevue de
Hélène Pedneault*

PROLOGUE (en faisant le café)

CLÉMENCE : On est allé dans une cabane à sucre, ce qui a été la découverte de ma vie. C'est gigantesque ! En voyant ça, j'ai dit : on va prendre un autobus pour aller voir «L'Érable» parce que la forêt a l'air d'être loin ! (éclats de rire)

HÉLÈNE : Ça fait 25 ans que tu fais du show business. Est-ce que tu penses que c'est plus difficile pour une femme que pour un homme de faire ce métier ?

CLÉMENCE : J'ai choisi au départ un métier difficile, solitaire. On est entourée, mais on le construit toute seule. Je n'ai jamais senti un conflit homme-femme parce que j'étais trop concentrée sur ce que je voulais faire de moi. J'ai vu parfois certains patrons de cabarets être très durs avec moi, mais je me suis éloignée vite de ce milieu. J'ai un art dans la vie, c'est de m'éloigner de ce qui ne me plaît pas (grand rire).

HÉLÈNE : La réussite a été bien longue à venir pour toi. Pourquoi ?

CLÉMENCE : On commence à peine à comprendre que j'ai écrit de belles chansons. Mais c'est par les autres que les gens le découvrent. Je n'ai jamais eu le «son» qui tourne, tu le sais. Et il y a eu le spectacle de Renée Claude. Mais c'a pris tellement de temps avant que les gens s'en rendent compte, alors que tout le monde a toujours su que Félix Leclerc écrivait de belles chansons. Les gens n'arrêtent pas de me «découvrir». C'est une vraie farce. Mais en même temps, c'est bon pour moi. Je suis un «cas». Pour être une artiste populaire, il ne faut surtout pas faire comme moi une carrière en «dents de scie» : je disparaissais, je réapparaisais. J'ai fait ma carrière de façon artisanale, c'est-à-dire comme ça me plaisait. Si tu analyses ce que j'ai fait, les petites boîtes, hors-circuit, je suis plutôt «off-broadway» ! (rire)

HÉLÈNE : Je ne comprends quand même pas pourquoi les gens découvrent tes chansons maintenant seulement. Peu de femmes de ta génération ont écrit des chansons...

CLÉMENCE : Il y a eu la Bolduc avant moi.

HÉLÈNE : Mais tu as été pratiquement la première. Pourquoi les femmes n'écrivaient-elles pas de chansons ?

CLÉMENCE : On en revient toujours à l'histoire. L'évolution de l'humour, l'évolution des femmes, l'espace qu'elles prennent maintenant.. Avant, les femmes n'avaient pas le temps d'écrire des chansons. Elles faisaient le ménage et élevaient des enfants. Maintenant nous autres on ne se marie pas, on n'est plus au service de l'homme, on est au service de sa vie à soi. Alors forcément, il va y avoir de plus en plus de femmes qui vont écrire. Heureusement d'ailleurs. Moi je ne me serais jamais mariée pour laver les chaussettes de mon chum. Sans savoir que j'aimerais les femmes, le mariage ne m'a jamais attirée. J'ai vu mes deux soeurs avant moi. Si j'avais été la plus vieille, je me serais mariée. C'est l'ordre de mon arrivée dans la famille qui a fait que je n'ai pas voulu de cette vie-là.

HÉLÈNE : Tu n'as jamais eu le goût d'avoir des enfants ?

CLÉMENCE : Non. L'enfance me suffit dans le souvenir que j'en ai.

HÉLÈNE : En 76, quand on t'a demandé de servir de maîtresse de cérémonie au show des «5 grands» où il n'y avait pas de «grandes», comment as-tu réagi ? As-tu été insultée ?

CLÉMENCE : Mais maintenant il n'y a que des grandes ! Diane, Fabienne, Pauline, Ginette... la chanson est féminine de ce temps-ci. On a commencé à s'apercevoir que c'était assez le régime de l'homme, maître et héros, et de la femme servante. Ça évolue comme ça dans la société, et les créateurs sont toujours le reflet d'une certaine société. Prends Yvon Deschamps quand il parlait des femmes. On ne peut plus endurer ça maintenant parce que cette forme d'humour est dépassée. Même lui n'écrirait plus comme ça. C'est comme ce que j'écris maintenant par rapport à ce que j'ai écrit il y a quelques années. L'humour bouge avec la situation sociale. J'évolue dans ma forme d'écriture parce que je m'en vais aussi vers des personnages un peu plus évolués. J'ai exprimé tout un monde, mais si je reste pognée là, je ne serai pas le reflet de ce qui me fait et de ce qui se passe autour de moi.

HÉLÈNE : Est-ce que tu te sens solidaire et complice des mouvements féministes ? Est-ce que tu crois que ce que tu fais vient aider ce mouvement ?

CLÉMENCE : Je l'espère. Parce que je suis une femme, parce que j'aime les femmes et parce que je suis d'un monde de femmes. C'est ça ma vie. Je ne peux pas écrire comme un gars, je n'aurais

jamais pu écrire «Broue». Je ne peux pas détacher mon écriture de moi. Je suis d'accord avec le mouvement féministe parce que je suis contre toutes les injustices, et le mouvement féministe est né parce qu'il y a énormément d'injustices et d'inégalités. Je me suis approchée de la cause des femmes battues. C'est effrayant ! C'est indispensable qu'il y ait des femmes qui défendent les autres femmes pour rétablir l'équilibre dans la société, sans que ce soit une bataille.

HÉLÈNE : Depuis 25 ans, tu parles des femmes, tu fais des portraits de femmes. Est-ce que tu te dis féministe ?

CLÉMENCE : Non. Je ne dis pas «je suis féministe» comme je ne dis pas «je suis catholique» ou «je suis péquiste». Je ne mets jamais d'étiquettes, parce qu'avec mon obsession de l'indépendance, je n'aime pas les contraintes. Alors nécessairement, tu ne me verras jamais avec une badge qui dit : «je suis féministe». C'est contre ma nature d'afficher. Est-ce que ça pourrait aider quelqu'un que je le dise ?

HÉLÈNE : Si ça aidait quelqu'un, le ferais-tu ?

CLÉMENCE : Non. S'il fallait que je me mêle publiquement à toutes les causes pour lesquelles on me sollicite, je serais dévorée tout rond. Parce que dès que tu es publique, tout le monde te demande : les gais, les prisonniers... on te demande d'embrasser toutes les causes du monde. Mais je ne suis pas capable. Alors j'en embrasse aucune, sauf la mienne. J'essaie d'être quelqu'un qui fait rire, qui écrit bien, qui fait de la création pour alléger un peu le monde dans lequel on vit. C'est mon humble participation.

HÉLÈNE : Revenons à l'humour. Est-ce qu'on peut se permettre de faire de l'humour avec des sujets particulièrement délicats. L'humour raciste par exemple ?

CLÉMENCE : Je vais te donner un exemple très précis. Dans LA VIE EN ROSE, on m'a reproché d'avoir fait de l'humour raciste dans un sketch que j'avais écrit pour «Mousse». Mon personnage était celui d'une dame assez âgée qui aimait faire des «p'tites farces plattes». Elle ne se censurait pas sur le racisme. Elle disait : «Il y a une tache noire sur la débarbouillette. Avez-vous un pensionnaire noir a' maison» ? C'est épais, mais le personnage était comme ça. Ce qui est à contester, c'est la qualité du personnage. Si je suis jugée sexiste, anti-féministe, parce que je ris des femmes, que me reste-t-il ? Je suis femme, j'écris et vis en femme. Quand j'écris la «Strip-thèse», suis-je injuste, anti-féministe envers les femmes universitaires ? C'est difficile de censurer le rire, parce que le rire est justement une forme de liberté. Une sorte d'insolence, de manque de respect Je crois que l'humour doit être libre et dérangeant Ça fait beaucoup évoluer l'humour...

HÉLÈNE : C'est une forme de thérapie...

CLÉMENCE : Ah oui, tout le temps. Dans ma vie, je passe par l'humour pour dire des vérités aux gens. C'est presque une déformation dans mon cas. C'est vraiment une arme. J'ai toujours été dans un milieu où les femmes riaient beaucoup. L'humour c'est une porte de sortie, une force dont les femmes se servent beaucoup. Certains disent que c'est parce qu'elles étaient opprimées. Ça se peut. Quand on est capable de rire des situations qui nous écrasent, on écrase moins je crois.

HÉLÈNE : Est-ce qu'il y a des moments où tu n'es plus capable de faire de l'humour ?

CLÉMENCE : Ah mon Dieu oui !... Te souviens-tu, une fois, tu m'avais dit : «Je souffre d'un décollement de la personnalité». Il y a des moments dans la vie où on dirait que la vie décolle de moi. J'ai beaucoup de moments, seule, au bout d'une table, des heures de temps. Dans l'hiver, on dirait que la vie débarque, j'ai l'angoisse au ventre. Alors je fais beaucoup de sports pour me sentir physiquement en vie. Je fais comme tout le monde : j'essaie d'y croire... Je suis une fille obsédée par le côté éphémère de la vie. Je pense que la vie est plus difficile pour ceux qui sont obsédés par la présence de la mort dans leur vie que pour ceux qui réussissent à l'oublier.

HÉLÈNE : Ta propre fin ou celle des autres ?

CLÉMENCE : La fin en soi. La condition humaine étant qu'on a à finir. Mais je me dis que je voudrais arriver à ne plus y penser. Je ne sais pas si c'est une chose



qu'on peut réaliser. A 48 ans, je pense encore à mes parents, mais différemment

HÉLÈNE : Tu as réagi beaucoup moins violemment à la mort de ton père, il y a 3 ans, qu'à la mort de ta mère, 15 ans plus tôt...

CLÉMENCE : Oui. Mais mon père est mort pendant longtemps. C'est-à-dire qu'il a parlé de la mort pendant toute sa vie. La pensée de mon père est plus présente que celle de maman parce qu'il a été tellement inquiétant et dérangeant que c'est de lui

dont j'ai de la misère à me défaire. C'est lui qui était l'être penseur et le poète de la famille. C'est lui qui a semé tous ces doutes chez moi. Ce n'était pas un père du tout rassurant C'était un homme obsédé par la mort, il buvait presque tout le temps. Ses craintes venaient de son enfance, et personne n'a jamais réussi à le rassurer. Par contre, tout ce qui est créateur me vient essentiellement de lui.

HÉLÈNE : Aimes-tu la vie que tu as menée ?

CLÉMENCE : Oui, mais j'aimerais beaucoup être autrement que je suis. J'essaie de m'améliorer, je travaille beaucoup sur le sujet ! (rire) Par exemple, j'ai beaucoup de peurs, j'en ai facilement J'ai eu des skis alpins à Noël. J'aime pas ça la chaise qui nous monte en haut. Mais je m'assois dedans et je me convainc que je n'ai pas peur. Je suis la reine de la création de la peur ! (grand rire) Alors je veux repasser par tous les chemins où j'ai eu peur, et ne plus avoir peur. L'enfer c'est moi !...

HÉLÈNE : Où t'en vas-tu maintenant dans ta création ? Qu'est-ce que tu écris en ce moment ?

CLÉMENCE : Je veux faire un genre d'humour peut-être un peu plus cinglant, me décaper, enlever les tics que je peux avoir, me débarrasser des recettes. Je veux trouver des thèmes qui vont encore toucher le monde, mais en améliorer la forme et l'écriture. On est toujours obsédés actuellement par l'argent, par le côté économique. On finit par se faire écraser par le surplus d'information. Le monde est submergé par les mauvaises nouvelles. C'est comme si nous, les êtres humains, à part l'argent, on n'avait plus rien : plus de fantaisie, plus de création, plus de folie. Ce sont des choses que je veux rappeler aux gens. Je conteste toute cette forme d'information - 28 bulletins de nouvelles par jour, 4 journaux... que je lis d'ailleurs. A part ça, le petit FM de Radio-Canada où on a de la belle musique et quelquefois des émissions littéraires. On n'a jamais rien pour se nourrir. Regarde la TV !... Moi j'aime beaucoup les gens qui font un métier de création, qui pensent et qui ne travaillent pas juste pour l'argent S'il n'y avait pas les créateurs dans la vie, ce serait morbide.

HÉLÈNE : Parle-moi de ta chanson «Les deux vieilles». Quelle a été la réaction à cette chanson qui parle de l'amour entre deux femmes ?

CLÉMENCE : Cette chanson était d'abord une commande de Pauline Julien. Mais il reste que ce sont mes mots et ma vie. Ça reste un sujet que j'aurais écrit même si Pauline ne me l'avait pas commandé. Il n'y a personne qui a été choqué parce que la chanson est franche. S'il y avait eu quelque chose qui avait dérangé, les gens auraient eu la possibilité de m'écrire des lettres de bêtises ou de l'écrire dans les journaux. Je n'ai jamais rien reçu de tel. Au contraire, j'ai eu énormément de témoignages de femmes,



très heureuses que j'aie écrit cette chanson. Après tout, il n'y a rien de laid dans nos amours.

HÉLÈNE : Crois-tu en certaines choses ? As-tu des croyances particulières ?

CLÉMENCE : Je suis certaine que le fait d'aimer et d'être aimée est une raison de vivre qui est très forte. C'est une sécurité émotive. Quand on vit avec quelqu'un avec qui on partage une complicité, une maison, des repas, une pensée, c'est sûr que la vie s'enrichit et qu'on devient moins fragile, moins inquiète que si tout se fait seule.

HÉLÈNE : Entre ton premier amour et maintenant vois-tu une évolution ?

CLÉMENCE : Quand j'étais enfant, j'étais très amoureuse tout le temps. Amoureuse de la maîtresse, d'un chat, d'un bébé qui était à une de mes voisines et que je m'étais accaparé. Bébé Lauzon, c'était mon amour !... («Une vraie Mademoiselle Ste-Bénite», a dit Clémence en relisant ce passage.) Au couvent chez les soeurs, il y en avait toujours une qui me pâmaît. J'ai toujours eu besoin de ces émotions amoureuses. Comment ça a évolué ? Avant, c'était beaucoup la littérature que j'en faisais; maintenant c'est plus de regarder l'autre que d'en parler, d'en faire des chansons ou des poèmes. Un amour qui est fait de conscience de ce que l'autre est, et non pas qui se maintient toujours dans un état presque d'ivresse ! (rire)

HÉLÈNE : Est-ce que tu as eu plusieurs grands amours dans ta vie ?

CLÉMENCE : Ah non. Je suis souvent tombée en amour, mais des grands amours «réalisés», j'en ai pas eu beaucoup. Je peux les compter... 5... Je ne pourrais pas donner le même pourcentage à chacun si je faisais un guide... (rire)

HÉLÈNE : Celui que tu vis actuellement dure depuis combien de temps ?

CLÉMENCE : Ben c'est l'âge de Gros Minou : 14 ans. Gros Minou avec des mottions dans le poil, et les amours, pas de mottions... (rire)

HÉLÈNE : Dans ta carrière, par contre, il y a eu beaucoup de mottions ! Qu'est-ce que ça t'a fait de recevoir deux Félix au Gala de l'ADISQ l'an dernier ?

CLÉMENCE : J'ai dit : enfin ! Une récompense ça flatte l'égo, aux yeux des autres qui sont pour moi très importants. J'aime beaucoup paraître. J'ai plus de

facilité à paraître qu'à être... oh que c'est bien dit ! (rire) Le fait que les êtres humains me reconnaissent et me donnent des statues me flatte. Je n'ai jamais eu de récompenses à l'école, et là je les ai.

HÉLÈNE : C'est une revanche ?

CLÉMENCE : Oui, mon métier est une revanche sur ce que je ratais à l'école. Je l'ai dit souvent À l'école, j'avais deux matières fortes : la récréation et le français. Je m'en suis fait un métier. C'est pour ça que le métier, pour moi, est essentiellement une thérapie. Le fait que j'aie écrit des chansons sur la mort m'a fait gagner quelques pouces sur mon obsession de la mort Quand la forme est donnée, on peut s'en échapper un peu. Il y a un poète qui disait quelque chose de très bien là-dessus dont le nom m'échappe ici, ainsi que la citation ! (grand rire) On n'ira pas loin avec ça !...

HÉLÈNE : Avec tes chansons, tes monologues, penses-tu arriver à changer des choses ?

CLÉMENCE : Oui, il y a toujours un désir comme ça. Je crois au changement J'ai écrit «Mon gars aura tout c'qui s'fait d'mieux». C'est le gars qui achète toutes les bebelles à son fils. Nécessairement, il y a une petite morale en-dessous de la fable. Mais est-ce que ça va changer quelque chose ? Je n'ai pas cette prétention. Ce n'est pas mon but de vouloir que quelqu'un change parce que j'ai écrit quelque chose. Mon plaisir de faire ça, je le trouve sur scène, quand je dis un texte qui fait rire, où les gens ont l'air de se reconnaître. Ils sont avec moi d'une manière tellement intense ! Les plus grands moments de ma vie sont sur scène, avec le public. Je raconte des choses, le monde ont l'air de tout comprendre, et ils rient Alors ça fait des liens très profonds. Je suis seule sur scène, mais je ne suis pas seule, parce que toutes mes paroles s'en vont dans chaque tête, et jamais dans la vie, personne t'écoute comme ça ! (grand rire) On se fait couper la parole tout le temps...

HÉLÈNE : C'est un besoin absolu d'être aimée finalement.

CLÉMENCE : Ah oui, c'est ça, foncièrement. Le jour où je quitterai le spectacle, je me demande encore ce qui peut le remplacer en intensité. Je ne sais pas.

HÉLÈNE : Alors tu vas faire du spectacle jusqu'à la fin de tes jours ?

CLÉMENCE : Jusqu'à ce que mort s'en-suive... (grand rire) On refais-tu d'autre café ?





"Pointé, Talon, glissés, arabesque, Tournés!"

Samedi, le 5 octobre 1945

La plus grande, c'est moi. Je suis gênée
mais ça ne fait rien. Je veux devenir danseuse
de ballet. J'aurai dix ans le 23 novembre, c'est
vieux mais avant, il n'y avait pas de cours à
Sherbrooke. J'aime mon professeur Madame
Lygie Kidley. J'aime la grande salle avec les
miroirs et la musique du piano. Ma sœur
Jeanne aussi étudie le ballet avec les grands
de son âge. Elle a fait poser une barre
dans notre chambre pour pratiquer. Maman
n'a pas d'argent pour m'acheter le tutu,
les collants, les pointes. Jeanne va me prê-
ter ses affaires. C'est trop grand, mais ça
ne fait rien. J'ai hâte à rendre ci soir, pour
aller au cours.

Vendredi, le 23 novembre 1945

J'ai dix ans aujourd'hui. Je ne vais plus au ballet.
La sœur dit que c'est défendu par l'évêque
et que je commets un péché. Je vais à la
Confession cet après-midi. Ma sœur Jeanne
dit que ça n'est pas péché mais que ça
coûte trop cher. Est-ce qu'il y a juste les pro-
testants et les riches qui peuvent faire des
danseuses de ballet?

Clément Perkelers

ÉPILOGUE (en finissant le café)
CLÉMENCE: Je veux voir la vie en
rose. Y a-t-il une recette? Abonnez-
vous. Sans voir la vie en rose, je
recherche, comme tous les êtres hu-
mains une forme de quiétude, de
sérénité, et je vais y arriver. Je vous
remercie. Tenez-vous le pour dit. Et
quand je l'aurai trouvée, je vous dirai
la recette... (rire)